

La g@zette

du Valbonnais

N° 63 – Mars 2013

La tradition des conscrits de l'An neuf



1^{er} janvier 1944 : les conscrits et conscrites de Valbonnais sacrifient à la tradition...

Dans le précédent numéro, nous avons pu observer, tout notre soûl, le rituel des conscrits dans le canton de Valbonnais : un rite de passage, noyé dans les effluves d'un Saint Pinard cher à Appolinaire ou d'une eau de vie de nos Fayettees. Sans m'alambiquer l'esprit autour du symbolisme du balai des sous-conscrits en 1945, une représentation purement phallique, donc exclusivement masculine, je recherche alors dans tout le Valbonnais, ce morceau d'étoffe portant haut nos couleurs et celle de la classe. En vain...



Le drapeau des conscrits

Dans nos petites communes où tout le monde se connaît, la classe se forme sans cérémonie, autour d'un petit pécule et des rapports de bonne camaraderie. Sur le plateau matheysin, la coutume veut que les « classards » s'achètent un drapeau. Jean Garnier nous apporte des précisions à ce sujet : *« C'est un drapeau tricolore à franges d'or qui comprend en lettres dorées l'indication de la commune et l'année de la classe, il était orné en général d'une semeuse ou d'une Marianne peinte dans la partie blanche...Il était en soie ou en calicot. Son écharpe était donnée en consolation au numéro le plus bas : « le bidet ». La hampe généralement en noyer, ...Après les fêtes de conscription, le drapeau était remis au maire afin d'être conservé et archivé. Cela donnait l'occasion de renouveler encore une fête avec de nombreux discours patriotiques »*. La presse relate ces belles cérémonies, comme celle de la classe de 1896, remettant en août 1897 son drapeau au maire de Notre Dame de Vaulx ou celle des quatre conscrits de la classe de 1902, déposant leur superbe drapeau le 8 novembre 1903 devant le conseil municipal de Cholonge. Un article paru dans Le Petit Dauphinois, le jeudi 19 février 1891, nous narre la fête des conscrits à La Motte d'Aveillans : *« Dimanche dernier nos jeunes conscrits, drapeau et tambour en tête, fêtaient le lendemain du tirage au sort. A midi un banquet... Il existe encore chez nos conscrits la triste habitude de déchirer le drapeau après le conseil de révision. Nous aimons à croire que cette profanation n'aura pas*

lieu cette année, et que la classe 1890 donnera l'exemple du respect que tout bon français doit témoigner à notre emblème national ». Ha ces jeunes d'aujourd'hui ! Chez nous, les conscrits sont plus sages, comme à Valbonnais en 1946 et au Périer au mois de janvier 1944.



Le bouquet des conscrites

Lucette Félix-Mallet dans son ouvrage *Lavaldens et La Morte, Images d'Autrefois, avec un bref regard sur les temps médiévaux* écrit : « Les conscrits portaient un bouquet de fleurs artificielles à leurs conscrites. Un bal suivait. Plus tard, les conscrits offrirent un petit repas à ces demoiselles ». Madame Pery dans *A l'ombre de la montagne* raconte : « La première visite était pour les conscrites, auxquelles on offrait un bouquet, bien des idylles se devinaient déjà, on échangeait force bise et souhaits, le tout bien arrosé » et un peu plus loin : « Les sous-conscrites, celles qui avaient un an de moins n'étaient pas oubliées, elles aussi avaient droit à un bouquet ». Michel Roux témoigne : « La fête des conscrits commençait à Valbonnais le soir du 31 décembre, le 1^{er} de l'An on offrait le bouquet à chacune des conscrites qui étaient invitées à partager à midi un repas, puis c'était le bal et la fête toute la semaine ... ». La classe ! La classe 1954. La féminisation de la fête des conscrits est consacrée, en accord avec les mutations sociologiques. Mais les gardiens du temple sont là : « La fête des conscrits est une histoire d'hommes » semble nous dire la classe 1972, chère à l'auteur de la gazette du Valbonnais qui ne se souvient pas d'avoir offert aux filles le bouquet et le banquet traditionnel. La mixité est pourtant de retour pour les classes 1973-1974 : salut conscrit, salut conscrit, salut la classe ! Quelle est belle cette amitié, cette familiarité entre les filles et les gars d'une classe d'âge ! Les conscrits se retrouvent alors tout au long de leur vie pour célébrer cette fraternité : « Les réunions de conscrits se reproduisaient d'ailleurs tous les ans, même si les intéressés n'étaient plus tout jeunes, c'était tantôt un banquet, tantôt un voyage, l'occasion de se retrouver, de rire de chanter de plaisanter, un peu lourdement parfois si on avait un peu abusé de la "goutte" » écrit Madame Péry. Pour les classes d'âge plus récentes, le rituel des conscrits se meurt, à l'ombre de la montagne où « Il nous reste la nostalgie des réveils au petit matin des premiers janviers où le givre couvrait les vitres et où le clairon sonnait dans l'air glacé le rappel des joyeux lurons de vingt ans ».

Mémoire d'un ancien de Spergau ...

Un mystérieux manuscrit de 8 pages a été retrouvé récemment dans les papiers d'une famille valbonnetine : un rapport accablant d'un ancien du camp de Spergau. La mémoire d'un jeune qui avait sans doute une vingtaine d'années, un témoignage bouleversant... La mémoire, c'est bien commode, tu entasses des souvenirs, des secrets... Dans cette vieille commode aux tiroirs emboîtés, le manuscrit dormait sans doute dans un tiroir coincé. Qu'il est difficile d'être le témoin vivant de l'inconcevable ! Et cette souffrance terrible de ne pouvoir être entendu, lorsqu'on revient chez les siens ! La froideur de la plume ou la trace éphémère d'un crayon de papier...

Dans les rassemblements, il fallait jouer de ruse pour s'approprier la rangée du milieu, elle était recherchée car sur les bords les coups pleuvaient et en cas de fouille qui débutait soit en tête soit en queue de la file, nous étions en mesure de jeter à temps tout ce qui était défendu : couteau, cuiller, sel, oignons, sucre, limonade, couverture, papier (pour se couvrir contre le froid).

Le jour des fouilles, les prisonniers fautifs se roulaient par terre sous la grêle des coups de bâton ou de "goumi". Le Commandant, ce jour là, était à son affaire, et avec un plaisir évident, s'acquittait de sa tâche. Il inspectait ceux qui voulaient passer la visite médicale et en faisait sortir pas mal. Etaient reconnus malades qui avaient plus 38 degrés de fièvre, les autres ne comptaient pas. L'infirmier du camp était un ancien camionneur.

Pendant un long mois nous sommes restés sans eau pour nous laver ou boire. La vermine fit son apparition et avec elle les épidémies, typhus, fièvre typhoïde, dysenterie, à tel point que le camp fut mis en quarantaine. J'ai eu, comme tant d'autres prisonniers, des milliers de poux, sur les vêtements, sur le corps (sur la figure même), dans ma paillasse, sur mes couvertures, ces dernières nous servaient de linge à toilette lorsque nous avions un peu d'eau froide ou de café.

Heureusement des commissions d'hygiène intervinrent et par la suite notre sort s'améliora quelque peu. J'eus une seconde fois les cheveux coupés, comme tous mes camarades. Mon corps était couvert de boutons, je passais des nuits entières à me gratter, j'écrasais des poux à pleines mains dans mes cheveux.

Les premiers malades vécurent dans des marabouts entassés comme des chiens, vivant sur un peu de paille ou à même sur le sol, dans la boue et dans la (merde). Certains n'avaient plus la force de se laver, ils arrivaient péniblement à se mettre à genoux et se soulageaient sur leur grabat, à côté d'autres détenus vivants, ou morts depuis deux, trois ou quatre jours.

Le responsable chargé de signaler leur décès profitait de la sorte de leurs rations alimentaires. J'ai transporté des types qui vivaient encore mais qui n'étaient plus que des cadavres affreusement maigres. Il en mourrait 150 à 250 par mois sur un effectif de 1200 à 1500. On les mettait dans des caisses en bois, complètement dépouillés de leurs vêtements et de leur bague, parfois même deux dans la même caisse.

J'ai fait un mois d'infirmerie terrassé par la fièvre. Lorsque j'y suis entré il y avait facilement une semaine que je ne mangeais plus et que je travaillais avec 39 ou 40 degrés de fièvre dans la neige. J'avais hésité longtemps avant d'aller à la visite, car j'avais peur de recevoir une grêle de coups. Les camarades qui me portèrent sur le brancard croyaient bien qu'ils ne me reverraient plus.

L'ascendance paternelle de Jacques-Joseph et de Jean-François Champollion

A l'occasion du 150^e anniversaire du déchiffrement des hiéroglyphes, un article a été publié en janvier 1973 par le colonel Jean Oherne, dans le bulletin mensuel de l'Académie delphinale, intitulé « *L'ascendance dauphinoise de Jean-François Champollion* ». L'auteur de la g@zette du Valbonnais a proposé, dans les numéros 60, 61 et 62, un large extrait de cet article pour faire connaître l'ascendance de Jacques-Joseph, dit Champollion-Figeac et de son frère cadet, Jean-François Champollion, déchiffreur des hiéroglyphes en 1822. J. Oherne conclut sa liste des fils de Barthélemy par Jacques, le père des deux frères égyptologues :

... C'est lui qui sera le père des deux grands égyptologues. Sans doute ne fut-il guère favorisé dans la succession de son père, et peut-être ne faut-il pas chercher plus loin les raisons qui le conduisirent à s'expatrier trois ans plus tard pour aller se fixer à Figeac, dans le lointain Quercy.

Dans ce large extrait de l'article de Jean Oherne, nous avons rencontré, parmi les douze enfants du couple Barthélemy Champollion - Marie Géréoud, cinq enfants qui ont survécu : Marianne (née en 1730), Louis (1732), Pierre (1736), Joseph (1738) et Jacques (1744) que l'auteur désigne à tort comme « *le plus jeune fils du vieux Barthélemy Champollion* ». Jean Oherne a tout simplement oublié Claude, né le 22/02/1748, lequel donnera, comme me le souligne le généalogiste Marcel Vieux, la lignée actuelle des Champollion de La Roche. Dans son ouvrage dactylographié *Les Champollion Généalogie d'une famille du Valjouffrey*, à la page 36, M. Vieux nous détaille les douze enfants (et non onze, comme l'écrit le colonel Oherne) de ce couple marié aux Enjelas le 22 juillet 1727.

Sans jeter la pierre à l'auteur de l'article, il apparaît que ce texte est entaché d'autres erreurs : Pierre, parlons-en ! Le colonel Oherne nous dit qu'il épousera Jeanne Bois sans autres précisions. Daniel Cassagne et Marcel Vieux me donnent la preuve irréfutable qu'il se trompe : le 30 avril 1793, Pierre Champollion de La Roche, âgé de 56 ans, épouse Marie-Blanc-Dadou, des Angelas, et ses 36 printemps. Jean-Pierre Escallon me précise qu'il y a eu une confusion avec un autre Pierre Champollion et son deuxième mariage le 14 juin 1746 avec une certaine Jeane Boër. On reconnaît là le patronyme « Bois », exposé à une variation de forme due à la prononciation patoise.

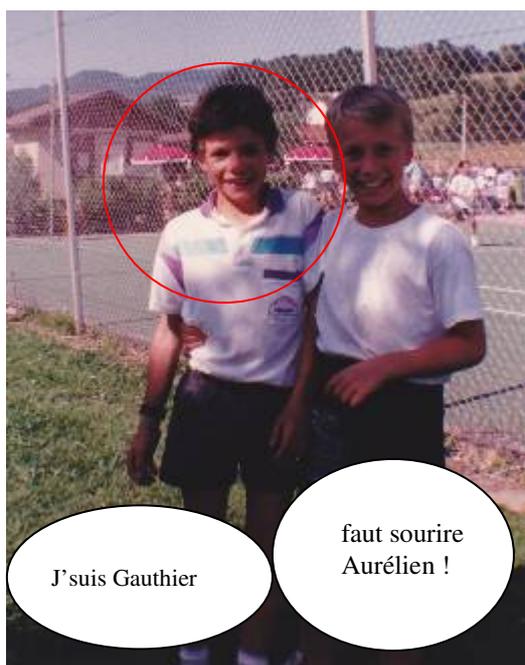
Nous apprenons aussi que « *Joseph, le troisième fils de Louis, est un agriculteur aisé qui sera consul de Valbonnais en 1785* ». Il faut sans doute lire : le troisième fils de Barthélemy. Quant à Louis, consul en 1760 d'un Valbonnais qui comptait plus de mille habitants, a-t-il sacrifié son fils André sur l'autel de la Patrie ? « *... il devait trouver la mort en Egypte en 1799* » nous affirme le colonel Oherne. Alain Faure dans son *Champollion le savant déchiffré* aux éditions Fayard nous éclaire : « *...André Champollion, qu'on appelait dans la famille le « capitaine Champollion » ...enrôlé dans le corps expéditionnaire...personnage aventureux, fils de Louis Champollion et petit-fils de Barthélemy, qui tâta quelques temps du notariat dans l'étude de son frère avant de s'engager sous les drapeaux en 1790, au moment où la patrie en danger réclamait des volontaires* ». Est-il mort en 1799, pendant la campagne d'Egypte, à l'ombre des pyramides ? Quel dommage : Bonaparte leur avait promis, au retour de cette expédition, « *de quoi acheter six arpents de terre* » ! La légende de la mort du capitaine valbonnetin en Egypte est trop belle ! Son acte de décès le prouve de façon irréfutable : « *célibataire, ancien capitaine d'infanterie* » André Champollion est mort le 22 décembre 1838, à huit heures du matin, en son domicile de Valbonnais.

SUPER G...authier !



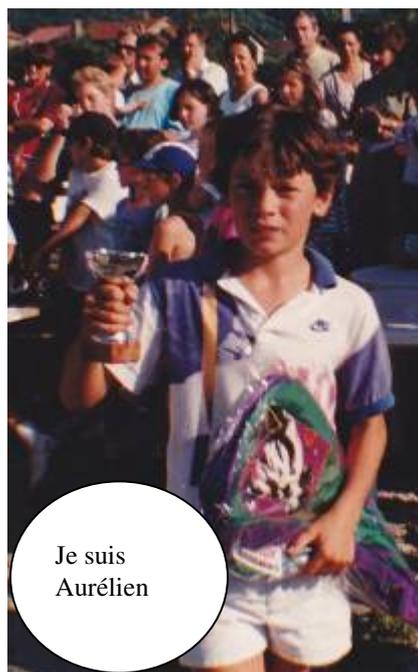
Il avait faim de médailles, Gauthier De Tessières, notre champion de ski alpin, pétris de qualités : techniques, physiques et mentales. Ce spécialiste de géant et de super-G a décroché le 6 février 2013 en Autriche le titre de vice-champion du monde de super-G. Né en 1981, notre champion a participé à 4 championnats du monde et 2 Jeux olympiques. Cette médaille d'argent récompense un champion très attachant ...

Dans sa tendre enfance, Gauthier a fait apprécié sa gentillesse et sa bonne humeur communicative au sein du groupe de l'élite départementale de tennis, au côté d'un autre enfant de la balle, Aurélien, le fils de l'auteur de La g@zette du Valbonnais. Je me souviens de ce carton rouge dressé à leur encontre lors d'un rassemblement à La Ligue Dauphiné Savoie à Seyssins : Gauthier et Aurélien chahutaient sous la table de la cafet ! Les encadrants intraitables sur la discipline leur signifèrent qu'on ne peut pas devenir un champion avec un tel comportement. Gauthier changea de discipline... sportive en pratiquant le ski alpin.



J'suis Gauthier

faut sourire
Aurélien !



Je suis
Aurélien



SAINTE AGATHE A VALBONNAIS...



TRADITION
TRAVESTIE



Viva ... mar gra ... tsadélur... karnava ... ?



Boudins, budi ... murçons, mursu ...



L'A.C.C.A Saint Hubert de la Bonne n'a pas oublié les bonnes traditions de la vieille corporation des « chaircuitiers » : un démenti cinglant aux allégations du père Dumas qui écrivait : « *Et, si jamais l'occasion se présente de décrocher ma pauvre arquebuse qui est au repos depuis six ans (...) monseigneur, les bonnes traditions se perdent* ». A l'occasion de la prochaine fête d'Hubert, le 3 novembre prochain, le patron des chasseurs vous offrira sans doute un coup d'arquebuse. Mais en ce jour béni de cochonnailles, les amateurs de bonne chère célèbrent boudins, murçons ... jusqu'à « *s'en faire péter l'arquebuse* » !